

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 76 (1984)
Heft: 5

Artikel: Être saisi...
Autor: Chopard, Théo
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-386197>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Etre saisi...

*Par Théo Chopard**

Etre saisi, avoir l'âme saisie par des paroles qui l'émeuvent, voilà ce dont nous avons besoin pour agir, ou pour soutenir ceux qui conduisent l'action syndicale. Les programmes, même aussi bien conçus que le programme de l'USS pour les années quatre-vingt, ou encore les thèses les plus adéquates ont, quoiqu'on fasse, un certain goût d'abstraction. Ils n'ont pas la chaleur de la parole d'un homme. C'est ce que je me disais ces jours, de nouveau confronté à des textes de Marx par le centenaire de sa mort.

Alors qu'il y a de nouveau des dizaines de millions de chômeurs dans les pays industriels de l'Occident – pour ne mentionner qu'eux – comme elles restent accusatrices, en dépit du développement des assurances sociales, ces lignes du «Manifeste»: «... Cette classe de travailleurs modernes qui ne trouvent du travail qu'autant que leur travail accroît le capital. Ils sont réduits à se vendre eux-mêmes en détail. Ils sont une marchandise, un article de commerce comme un autre, et ils subissent le contrecoup, dès lors, de toutes les alternatives de la concurrence, de toutes les oscillations du marché.»

Ça prend à la gorge, parce que c'est la voix d'un homme qui parle au nom de multitudes. Et ça aussi: «Toute crise commerciale entraîne chaque fois non seulement l'anéantissement d'une bonne part des produits qui viennent d'être créés, mais encore la destruction de forces productrices antérieurement acquises. Une crise, c'est le déchaînement d'une épidémie sociale que tous les âges antérieurs eussent jugée insensée, d'une épidémie de surproduction.»

Alors pourquoi les retours constants de cette épidémie? Marx nous rappelle les raisons de notre déraison: parce que «l'absence de mesure et la démesure sont devenus la véritable mesure» du régime capitaliste, parce que l'appât du profit fausse la vraie hiérarchie des valeurs et des besoins...

Alors que les besoins les plus factices sont multipliés au détriment de tant d'essentiels, alors que les gaspillages les plus absurdes menacent l'existence même de la planète, comment écarter cette menace? On le sait. Des bibliothèques le disent. Mais Marx l'a dit bien avant de la manière la plus simple: «La liberté (pour l'humanité soumise à l'empire de la nécessité) ne peut consister qu'en ceci: les producteurs associés – l'homme socialisé – règlent de manière rationnelle leurs échanges organiques avec la nature et les soumettent à leur contrôle commun au lieu d'être dominés par la puissance aveugle de ces échanges. Et ils les accomplissent en dépensant le moins d'énergie possible, dans les conditions les plus

* La lutte syndicale 16.3.1983

dignes, les plus conformes à la nature humaine. Mais l'empire de la nécessité n'en subsiste pas moins. C'est au-delà que commence l'épanouissement de l'homme, le véritable règne de la liberté qui, cependant, ne peut fleurir qu'en se fondant sur le règne de la nécessité.»

Pourquoi suis-je saisi? Ça n'a pourtant rien de nouveau. Mais dans les faits, c'est encore loin d'être nouveau. Partout. Il y a encore dans cette grande voix, dont on a si souvent faussé le message, l'espérance de générations.